

LA FILLE  
DE LA *fromagère*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La fille de la fromagère / Nicole Villeneuve

Nom : Villeneuve, Nicole, 1940- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250055465 | ISBN 9782898045134

Classification : LCC PS8643.I447 F55 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

NICOLE VILLENEUVE

LA FILLE

DE LA *fromagère*

LES ÉDITIONS JCL 

## De la même auteure aux Éditions JCL

### *Les soigneuses*

1. *La révélation*, 2021
2. *La vocation*, 2022

### *Le temps des chagrins*

1. *La quête*, 2019
2. *L'héritage*, 2019

### *Graziella*

1. *Les premières notes*, 2013
2. *La partition*, 2014
3. *Le concert*, 2015

*À vous qui avez été choisis pour tracer une voie  
hors des sentiers battus depuis des millénaires.  
Votre détermination, votre courage et votre confiance  
en l'ouverture des cœurs donnent crescendo  
ses lettres de noblesse à la diversité.*

*« Tu connaîtras la justesse de ton chemin  
à ce qu'il t'aura rendu heureux. »*

ARISTOTE



# 1

*Fin juin 1945*

Un poing frappe frileusement la porte de la classe. Sœur Saint-Aristide va répondre. Après avoir reçu un message à voix basse, elle se rend toucher l'épaule d'une élève concentrée à répondre par écrit à des questions d'examen.

— Jeanne-Mance, mère Sainte-Thérèse te demande à son bureau, souffle à l'oreille de l'étudiante la religieuse-enseignante. Sœur Sainte-Marie t'attend dans le corridor.

Étonnée, la jeune fille ne pose pas de question et ne trouve qu'à acquiescer en chuchotant :

— Oui, mère, j'y vais...

Elle tourne la feuille à l'envers sur son pupitre et se dirige à pas de loup vers la sortie.

Combattant un serrement de poitrine en longeant le corridor aux côtés de sœur Sainte-Marie, Jeanne-Mance pense : *elle me veut quoi, mère Sainte-Thérèse?*

Sachant qu'il est inutile de questionner son accompagnatrice dans un endroit où le silence est exigé, elle jette un coup d'œil à la religieuse afin d'essayer de déceler dans les traits de son visage un indice pouvant dissiper ses craintes. Inhibé à tort ou à raison par ce qui l'attend, l'esprit imaginaire de la normalienne ne peut que se référer à l'expression énigmatique de la statue de sainte Anne dans la chapelle du couvent. La grand-mère de Jésus devait avoir

cette mimique sérieuse et presque mystique lorsque sa fille Marie lui a annoncé qu'elle était enceinte du Messie. Cette image venue spontanément dans sa tête n'aide pas Jeanne-Mance à trouver de réponse à son propre cas. Cependant, le fait d'avoir pensé au nom de la mère de Jésus, que porte la religieuse qui l'accompagne, l'amène à se demander pourquoi la jeune fille qu'elle était avait choisi d'entrer en communauté, condamnée à suivre des règles strictes et à se priver des plaisirs de la vie.

*Serait-ce que, comme moi, elle n'était pas attirée par les garçons, et qu'elle a voulu se punir d'éprouver des sentiments illicites pour les personnes de son sexe?* Comme chaque fois qu'elle pense à sa différence, Jeanne-Mance sent gonfler le nœud qui vit en permanence dans son estomac.

En soupirant, elle poursuit sa réflexion en se disant que sœur Sainte-Marie a dû choisir d'œuvrer en communauté parce qu'elle ne voulait pas se voir obligée de se marier avec un homme qu'elle n'avait pas choisi, uniquement pour plaire à ses parents. Ou, encore, elle voulait faire honneur à sa famille qui, comme plusieurs, tenait à donner une religieuse ou un religieux à la Sainte-Mère l'Église.

Dans le silence pieux qui ne laisse résonner que le faible craquement de leurs pas sur les marches, ainsi que le sourd clin-clin du chapelet noir pendu à la ceinture de la religieuse, elles ont descendu deux étages sur quatre. Les quelques minutes ont paru si longues à l'étudiante ! Elle se dit que le temps est un magicien surprenant. Dans le noir de l'incertitude, il est interminable. Pendant une activité amusante, il est trop court. C'est le cas lorsqu'elle regarde à la dérobée la trop jolie Isabelle : ses yeux brillants, son nez fin, sa bouche pulpeuse, sa peau opaline, la courbe qui bombe le corsage de sa robe noire de normalienne. Jeanne-Mance envie cette courbe enivrante. Bien qu'elle soit âgée de dix-sept ans, sa propre poitrine ressemble à celle d'un garçon, pas à celle d'une fille comblée par la Nature.

*Si je le peux, à l'exemple d'Isabelle, pense-t-elle, je m'inscrirai au brevet B d'enseignement l'an prochain pour m'enivrer de sa présence, avec l'espoir qu'elle me remarque.*

*Que mon chant sous les étoiles,  
En un déluge de décibels,  
Traverse le pan de voile,  
Qui me sépare de toi, Isabelle*

Elle a récité silencieusement une strophe qu'elle a composée spécialement pour sa flamme secrète.

Jeanne-Mance adore les cours de français, sa matière la plus forte. Son enseignante, sœur Saint-Aristide, fait la promotion de la langue parlée et écrite selon la règle, et encourage ses élèves à lire de la poésie. Depuis deux ans, la vaillante étudiante, qui veut donner l'exemple à ses futurs élèves, se démarque par son élocution et sa construction de phrases usuelles et métaphoriques.

— Voilà, je n'entre pas, je te laisse ici, Jeanne-Mance, la fait sursauter la voix basse de sœur Sainte-Marie.

— Merci, ma sœur, dit la normalienne, l'air songeur.

Elle en veut à cette dernière de l'avoir tirée du rêve délicieux et poétique que lui a inspiré Isabelle, qu'elle admire pour l'aura qu'elle dégage, pour son intelligence vive lorsqu'elle répond parfaitement aux questions des religieuses et pour son humour non négligeable, qui lui mérite parfois des critiques de la part des résidentes permanentes de l'école privée.

Pendant quelques secondes, elle a oublié que la supérieure l'avait convoquée à son bureau, au rez-de-chaussée.

Et voilà que son imagination se met à déborder : si elle est devant cette porte, c'est que mère Sainte-Thérèse veut la gronder ; elle a dû remarquer en quelques occasions que ses regards s'arrêtaient

sur le visage et la poitrine parfaite d'Isabelle. Comment va-t-elle répondre à ses questions quand la moindre accusation la fait bafouiller et rougir ?

N'ayant pas d'autre choix, elle frappe trois faibles coups sur le panneau de chêne peint en brun.

— Entrez !

Elle tourne la poignée doucement et pousse la porte. Dans la pièce assombrie par des murs de bois vernis, elle est face à une grande dame en robe noire avec un voile sur une cornette blanche. Cette femme, qui a laissé la vie laïque derrière elle pour des motifs inconnus, a la mission de diriger dans la voie de l'éducation deux cents jeunes filles venant de tous les coins de la région. Son visage sévère a l'art d'impressionner Jeanne-Mance. Son cœur bat la chamade. Elle est à deux pas de connaître la véritable raison pour laquelle elle est convoquée. Toutefois, Jeanne-Mance n'en voit pas d'autre que celle qu'elle a déjà remâchée en descendant les quatre étages.

— Bonjour, mère, salue-t-elle d'une voix craintive, les yeux au sol, comme si ses pensées condamnables étaient écrites sur son visage.

— Jeanne-Mance, je lis dans ton attitude que tu es inquiète. Prends le temps de t'asseoir sur cette chaise, l'invite mère Sainte-Thérèse en désignant le meuble d'une volée de tissu noir encadrant sa main droite découverte.

L'étudiante obéit en s'asseyant sur le bout du siège, prête à déguerpir comme un lièvre qui entend un bruit.

— Je ne t'ai pas convoquée pour te réprimander. Si ce n'est pas pour cette raison, tu dois te demander pourquoi je fais venir une élève aussi studieuse que toi entre deux examens, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère !

— C'est que...

Ce silence ne rassure pas Jeanne-Mance. Sa tête tourne. Elle sent son sang se retirer dans ses souliers.

— ... c'est que j'ai eu un coup de fil de ta tante Julie. Son mari, ton oncle Jacques, s'en vient te chercher en voiture.

— Mais pourquoi? Je ne veux pas partir, je veux terminer mes examens de fin d'année... Je serai partie pour combien de temps? demande-t-elle, la voix chevrotante et les larmes aux yeux.

— Je ne le sais pas. C'est ton papa. Il a eu un accident grave...

— De voiture?

— Non, au cœur, une crise d'apoplexie... Il est hospitalisé à Roberval.

— Ça veut dire qu'il va mourir? s'écrie l'étudiante en éclatant en sanglots.

— Je n'en sais pas plus long. Ne t'alarme pas, nous allons prier pour lui. Essuie tes larmes et va faire ta valise au dortoir. Ensuite, tu redescendras dans le hall en attendant ton oncle. Quand nous serons fixées sur le sort de ton père, si tu le peux, pendant les vacances, nous te permettrons de terminer tes examens et d'obtenir ton brevet C.

Jeanne-Mance, fidèle à ses pensées antérieures, se flagelle de remords :

*Voilà, c'est de ma faute. Dieu, qui sait lire dans les cœurs, va m'enlever mon père. Il me punit de convoiter la fille que j'aime en silence. Comment changer la direction du manège de mes désirs pour Isabelle vers les garçons?*

En pleurant à chaudes larmes, la jeune femme quitte le bureau de la supérieure en trombe, sans la saluer, et se dirige vers le grand escalier qui conduit au dortoir. Jamais elle ne se pardonnera de

faire mourir son père parce qu'elle aime les filles plus que les garçons. Pourtant, elle ne fait pas exprès de ne pas être normale, c'est plus fort qu'elle... Pourquoi la vie est-elle aussi injuste?

## 2

Jeanne-Mance est assise sur une banquette dans le large hall d'entrée, sa petite valise à ses pieds. Ses pensées s'entremêlent : son père à l'hôpital, ses examens de future enseignante non terminés et, par-dessus tout, sa déception de ne plus se laisser voguer dans le même bateau qu'Isabelle sur une mer étincelante, grâce au soleil de son amour pour elle. Un long soupir, comme une plainte sans fin, sort de sa poitrine quand elle voit se pointer son oncle Jacques à la lourde porte, qu'il ouvre aussi facilement que si elle était un simple rideau de voile dans une fenêtre. La nièce a souvent eu le loisir de constater que la force des muscles de l'homme est exceptionnelle. Il travaille à la fromagerie Thibeault, dirigée par son père, depuis qu'il a épousé sa tante Julie, la sœur de sa mère. Le bon Eugène, au cœur grand comme le monde, ne laisse jamais qui que ce soit de la parenté dans la misère. En cette époque d'après-guerre, où la pauvreté est désormais une maladie incurable, il ne faut pas que l'espoir dans les cœurs reste paralysé, comme frappé par l'éclair de la peur. Ce sont les paroles de son père.

Son oncle Jacques, sans la saluer, lui ordonne :

— Prends ta valise et suis-moi, on est pressés...

Sa façon de l'aborder ne la surprend pas. Elle le compare à un bloc de glace que la chaleur des sentiments n'arrive pas à faire fondre. Une salutation suivie d'un mot gentil aurait pu effriter quelque peu la boule dans sa gorge pour laisser passer l'air. Elle se sent comme une noyée qui n'arrive pas à sortir la tête de l'eau. Qui s'enfonce peu à peu dans les profondeurs de la tristesse.

Jeanne-Mance obéit au viril commandement, et son oncle et elle quittent l'endroit dégageant des arômes de cire, de craie, de livres et de sueur. Des planches craquent sous leurs pieds, fatiguées de se faire piétiner par des générations de femmes, les unes devant leur avenir dans le monde, et les autres installées dans la vie communautaire pour se consacrer à l'éducation, au service de Dieu.

Sur le perron, la normalienne voit l'automobile rouge de son oncle. Elle plisse les yeux, non parce que le soleil plombe sur son crâne recouvert de cheveux auburn, mais parce qu'elle aperçoit le profil de sa cousine Camille à travers la fenêtre du côté passager en même temps qu'elle dépose sa valise sur le bitume brûlant. L'adolescente pousse la portière, se glisse hors du véhicule, court à sa rencontre et se jette dans ses bras.

— Je me suis ennuyée de toi, Jeanne-Mance, lui souffle-t-elle à l'oreille.

En se tenant par la taille, elles font quelques pas vers la voiture pendant que Jacques ouvre le coffre arrière pour y glisser le bagage de l'étudiante.

Qu'elle est heureuse de ne pas faire seule en compagnie du bloc de glace le trajet entre Chicoutimi et l'hôpital de Roberval, là où son père est hospitalisé ! Elle espère qu'il recouvrera très vite la santé ; sinon, Jacques sera sûrement désigné pour gérer la fromagerie le temps de son rétablissement. Jeanne-Mance sait qu'une attaque cardiaque peut laisser des séquelles irréparables. Se dessine dans les nuages le fait qu'elle sera déléguée pour seconder le glacier, puisqu'elle a déjà consacré ses dernières vacances d'été à la bonne marche de l'entreprise familiale. La normalienne ne peut empêcher la monstrueuse inquiétude de créer des scénarios utopiques qui passent dans son cerveau à la vitesse de l'écho d'un coup de tonnerre.

— Je suis heureuse de te revoir aussi, Camille ; ça fait longtemps, est sa réponse après une réflexion ombrageuse qui, elle l'espère, restera inutile.

— C'est normal, c'est loin de chez nous, Chicoutimi. Tu peux pas venir souvent. Mais là, tu es en vacances ?

— J'aurais été en vacances seulement la semaine prochaine, après les examens, dit Jeanne-Mance avec un brin d'amertume dans la voix.

Malgré ses efforts pour se maîtriser, elle fond en larmes.

Camille prend sa cousine pour la seconde fois dans ses bras, qui laisse sa tête tomber sur son épaule.

À travers ses pleurs, l'étudiante entend son prénom répété par des voix connues. Elle se sépare de sa cousine, essuie vivement ses larmes du dos de sa main et vrille sur ses talons, embarrassée de présenter un visage qu'elle sent boursoufflé à quatre élèves de sa cohorte. Ses jambes flageolent en voyant Isabelle s'approcher la première pour lui transmettre un message de sa voix d'ange :

— Jeanne-Mance, mère supérieure nous a informées à propos de ton père. Elle nous a déléguées, entre deux examens, pour venir te dire que les filles de l'école vont spécialement prier pour lui et de ne pas t'inquiéter : il va guérir. Toi et ta famille serez aussi dans nos prières.

Et la fille qu'elle aime la serre contre elle en embrassant ses deux joues encore humides. Dans tout son corps, Jeanne-Mance ressent une sorte de chaleur, une mollesse qui porte son esprit dans un monde où il n'y a pas de condamnations, de contraintes, juste la tentation de se laisser aller où son désir veut la conduire. Isabelle lui dirait : « Viens, je t'emmène ! », et elle la suivrait sans se préoccuper de ce que penseraient son oncle, sa cousine, ses trois autres camarades et même toutes les religieuses de l'école pouvant être postées aux multiples fenêtres du bâtiment.

C'est Camille qui la sort de sa torpeur en lui donnant un coup de coude. Son oncle est déjà installé derrière le volant de son automobile, dont le rouge d'habitude rutilant est devenu grisonnant après avoir roulé pendant plusieurs heures sur une route de gravier.

— Merci beaucoup pour vos prières. Moi aussi, je vais penser à vous autres, prononce-t-elle d'une voix affligée en jaugeant le regard pers d'Isabelle.

Elle croit y voir briller des perles de rosée pleines de tristesse. Ces éclairs nostalgiques sont-ils un signe qu'Isabelle regrette son départ, ce qui prouverait qu'elle ressent de l'affection pour elle, ou ce sont les rayons du soleil à son zénith qui tapent sur ses longs cils et son front encadré de cheveux châtons? Le regard doré de Jeanne-Mance s'arrête un instant sur les lèvres pulpeuses de son amie, qui ont embrassé ses joues lors de leur trop brève effusion. En même temps qu'un violent et savoureux pincement au bas-ventre, elle lève sa main droite en signe d'au revoir et se glisse sur la banquette arrière. Camille, qui avait ouvert la portière, la referme et va s'installer à l'avant. L'oncle, sans un mot, démarre. Par la fenêtre arrière, la normalienne suit des yeux son amour jusqu'à ce que la voiture emprunte la rue Bégin pour tourner sur la rue Price.

En signe d'adieu à la ville qu'elle aime, elle fixe les maisons en ligne qui défilent comme des soldats. Leur caractère venant du début du siècle semble avoir adopté la tristesse infinie qui ronge la marée de joie qu'elle ressentait lorsqu'elle les saluait avec admiration en passant devant leur porte ou debout devant la fenêtre de sa classe. Reverra-t-elle un jour leurs toits de tôle aux couleurs vives, leurs lucarnes où viennent nicher les oiseaux, leurs fenêtres à carreaux et leurs vérandas couvrant d'un bout à l'autre leur devanture? Jeanne-Mance aime cette ville accidentée, qui suit les courbes d'un fjord né d'un caprice de la nature, il y a des millions d'années.

*Le vague à l'âme qui me chavire le cœur, pense-t-elle, ne vient pas totalement de mon départ de cette ville. Ce n'est qu'un alibi cachant la peur de ce qui m'attend dans quelques heures. Dans quel état retrouverai-je mon papa?*

Elle poursuit son analyse en présumant que le bloc de glace lui cache la vérité derrière son silence et son regard fixé sur la chaussée, sous son chapeau de paille détrempe inégalement par la sueur. Et Camille, qui n'est pas plus volubile. Sa cousine porte le prénom de la municipalité ayant vu naître Eugène, dans les Cantons-de-l'Est. Saint-Camille ! Il était si fier de sa ville. Pour imprégner sa femme et ses enfants de son héritage, en 1940, au volant de sa première automobile, il les a emmenés en «pèlerinage», tel qu'il l'a dit. La tête haute, il a présenté en personne à la famille Thibeault sa femme, Rita, et ses quatre filles. Tous sont passés dans les bras des uns et des autres, à partir des grands-parents et des parents jusqu'aux trois frères et aux trois sœurs. Jeanne-Mance se souviendra toujours du visage transfiguré d'Eugène quand il décrivait à tout ce beau monde les efforts qu'il devrait déployer pour initier des consommateurs ne connaissant que le cheddar aux sortes de fromages qu'il tentait de développer. Et les félicitations ont fusé : la tradition familiale du fromage des Cantons-de-l'Est allait faire des petits aussi loin qu'au Lac-Saint-Jean.

Jeanne-Mance est fière d'être une descendante de deux familles de fromagers. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'Eugène s'est rendu à la fromagerie Fillion, de l'île d'Orléans, dans l'intention d'apprendre la technique de fabrication des fromages le *Paillason* et le *Soumaintrain*, un raffiné d'origine française de la région de l'Yonne, dans l'ancienne Champagne. En un clin d'œil, il est tombé dans les filets de la fille du propriétaire, Rita. Ne voulant plus retourner à Saint-Camille, il a offert au père Fillion de combiner son expérience d'inspiration américaine avec la sienne, d'inspiration française. Un an après avoir laissé des effluves de petit-lait sur leur passage, le Camillois a épousé sa dulcinée orléanaise. Leur esprit d'aventure les a poussés à venir s'établir près de la mer intérieure

qu'est le lac Saint-Jean. Et c'est là que les jeunes poumons de leurs quatre filles ont pris leurs premières bolées d'un air ayant voyagé sur une superficie de deux cent soixante-neuf milles carrés.

Lors de cette odyssee en terre natale, Eugène en a profité pour dévier vers celle de sa femme. Ce fut un merveilleux voyage que Jeanne-Mance n'oubliera jamais. Son papa chéri avait l'air si heureux d'avoir eu l'occasion de renouer avec les deux familles, Thibeault et Fillion. Au retour, au volant de sa Ford, il a rebattu les oreilles des passagères en les entraînant à chanter avec lui sa chanson préférée : *Tant qu'il y aura des étoiles*, de Tino Rossi.

*Mon Dieu, mon Dieu, faites que mon papa ne meure pas...*, prie Jeanne-Mance.

— Veux-tu que j'aïlle m'asseoir en arrière avec toi? lui offre sa cousine. Ça serait moins plate...

Cette dernière tente de la consoler, puisqu'elle l'a entendue renifler dans son mouchoir. Jeanne-Mance ne veut pas la pitié de Camille. Elle souhaiterait juste que la voiture s'arrête pour qu'elle puisse aller déverser ses larmes qui abondent sur les feuillus d'un vert tendre bordant la route, sur les animaux sauvages qui doivent se protéger dans leurs branches, sur les premières fleurs du printemps. Et Jeanne-Mance se remet à prier et à s'accuser :

*Mon Dieu, mon Dieu, est-ce qu'en m'enlevant papa, vous me punissez parce que j'aime Isabelle, la plus belle, qui porte si bien son nom? Mon Dieu, si vous le guérissez, je vous promets de tout faire pour ne plus penser à Isabelle, aussi belle en dedans qu'en dehors. La seule personne qui pourrait me rendre heureuse dans le futur. Si elle décidait de devenir nonne, je la suivrais. Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi de penser encore à elle après vous avoir promis de ne plus le faire! Pardonnez à celle qui, en grandissant, souhaitait vivre une histoire d'amour pareille à celle de ses parents. Qui se disait que son attirance pour les filles n'était que passagère. Je vois bien que ce n'est pas le cas. C'est moi, la pécheresse, qui mérite d'être punie, pas mon père!*

Jeanne-Mance ne peut pas répondre à l'invitation de Camille, elle n'a plus de voix.

Les larmes de son secret l'étouffent.



### 3

— On est arrivés, réveille-toi ! lui intime Camille, encore assise sur la banquette avant en compagnie de son père.

Après sa crise de larmes, Jeanne-Mance s'est endormie, la tête contre la vitre de la portière. Son cou est si lourd et raide qu'elle croirait être passée sous un train, celui du désespoir. Les deux images qui lui viennent à l'esprit sont celle de son père couché dans un cercueil et celle d'Isabelle, qu'elle voit disparaître en criant, aspirée par les eaux du lac. Est-ce un mauvais présage ? Elle ne reverra plus jamais son père vivant et ne deviendra en aucune façon la compagne d'Isabelle ? Ses yeux, qui semblent avoir doublé de volume, s'arrêtent sur le grand édifice devant lequel l'auto s'est immobilisée. Le roi silence occupe toute la place. Son oncle, pensif, ouvre la portière d'un mouvement lent, comme s'il craignait que les yeux de la mort les surveillent derrière les fenêtres percées dans les hauts murs. Le souvenir de la vision désespérée qu'elle vient d'avoir à propos de la perte de son papa et de celle qui étouffe son espérance de vivre sa différence au grand jour lui coupe la respiration. Camille pose les mêmes gestes que son père et, par l'extérieur, vient ouvrir la portière arrière.

— Viens, ça va bien aller, la reconforte-t-elle en lui tendant une main bienveillante.

La paume glacée de Jeanne-Mance se réchauffe au contact de la sienne. Elle n'est pas seule. Sa cousine lui donne le courage

de marcher du même pas qu'elle vers l'entrée d'une maison spéciale, qu'elle n'a jamais visitée. Et les échos lui parvenant à son sujet ne sont pas rassurants.

Ils sont devant la porte tournante. Les jambes en coton, Jeanne-Mance n'arrive pas à se glisser entre l'un des quatre battants. Camille s'empare une fois de plus de sa main et l'entraîne. En serrées dans l'espace étroit, elles sautillent sur le même rythme jusqu'à l'ouverture leur offrant le bureau de la réception. L'oncle demande le numéro de la chambre d'Eugène Thibeault.

Devant la porte close de l'endroit où elle recevra les réponses à ses questions, la jeune femme recule de deux pas, le cœur déchaîné.

— Je ne veux pas entrer! lance-t-elle à ses accompagnateurs d'une voix directive.

— Écoute, Jeanne-Mance, Camille pis moi, on te laisse ici. Faut pas être trop de personnes dans' chambre. Tu peux entrer toute seule, t'es plus un bébé. Une jeune fille de ton âge est censée être capable de se contrôler dans les situations les plus pénibles. Camille pis moi, on t'a entendue pleurnicher pendant une bonne partie du voyage. C'est assez, maintenant! C'est pas un visage de victime que tu dois présenter à ton père. Y en a assez avec sa maladie sans en ajouter. C'est pas toi qui as besoin de soutien, c'est Eugène qui doit avoir des personnes autour de lui pour lui remonter le moral. Relève la tête, ajoute-t-il en lui soulevant d'un coup sec le menton avec son large index. Ou bien, t'as peut-être d'autres raisons de pleurer autant qu'un robinet sans clapet?

*Je le hais, je le hais... Un bloc de glace n'a pas de cœur*, pense-t-elle en retenant ses larmes.

Oui, elle a d'autres raisons de pleurer comme un robinet. Tout son monde vient de s'écrouler, autant du côté familial que professionnel et amoureux. En rendant son père malade, Dieu lui enlève tous ses espoirs. Elle vit l'enfer sur Terre; jamais elle ne sera heureuse en couple avec la personne qu'elle aime.

Prise de colère, elle tourne la poignée, entre et referme la porte en la faisant claquer derrière elle, laissant ses deux accompagnateurs sans mots dans le corridor.

La pièce est assombrie par les stores à demi fermés. *L'ambiance est le reflet de la vie qui s'éteint à petit feu*, pense-t-elle. Les émanations d'alcool, d'éther et d'iode mélangées à l'odeur des produits ménagers lui sautent au nez. Elle les goûte aussi. De loin, elle entrevoit son père sous des draps blancs de flanelle tirés jusqu'à son cou. Il semble dormir. Autour du lit, sa mère et ses trois sœurs sont assises sur des chaises de bois peintes en blanc.

— Jeanne-Mance, j'avais hâte que tu arrives, lui dit sa maman comme salutations en venant à sa rencontre, les bras ouverts.

L'aînée de la famille se réfugie dans le gîte que sa mère lui offre pour la reconforter. La sorcière qu'elle est sait qu'un immense chagrin ronge sa fille. Un chagrin aussi vertigineux que le sien. Jeanne-Mance ne pleure pas. Elle pense aux paroles de Jacques. Elle doit rester forte, impassible. Elle comprend que cette situation lui apprendra à refouler encore plus profondément ses sentiments. À mentir ouvertement sur des vérités sans grande importance jusqu'à de plus sérieuses. *Qui vole un œuf, vole un bœuf*, dit le proverbe. Sœur Saint-Aristide n'avait pas de honte à pleurer devant ses élèves en leur racontant la passion du Christ. Elle s'en excusait en affirmant que pleurer libère les tensions, petites ou grandes, broyées à l'intérieur de soi. Elles sont comme des coups d'épingle constants sur la peau de la santé mentale, qui, à la longue, peut s'infecter, jusqu'à causer la dépression.

— Suis-moi, j'ai à te parler en privé, souffle sa mère à son oreille en la libérant de ses bras.

— Mais je veux voir papa et mes sœurs, chuchote-t-elle. Je ne les ai pas vus depuis si longtemps.

— Tu auras tout le temps de leur parler. Elles savent que j'ai à te dire des choses importantes qui concernent l'aînée d'une famille.

Sans plus un mot, Jeanne-Mance suit sa mère dans le corridor. Cette dernière l'entraîne dans une salle étroite meublée de six ou sept chaises et d'une table derrière laquelle une autre chaise repose. Debout, face à sa fille, Rita fixe les yeux dorés de son aînée de son regard pers. D'une voix qu'elle pense maîtriser, elle démarre la conversation :

— Jeanne-Mance, je regrette de gâcher tes examens. Mère Sainte-Thérèse m'a appris que si tout va bien pour ton père, tu pourras les reprendre pendant les vacances.

— Oui, elle me l'a dit aussi... Mais je voulais aussi faire mon brevet B.

— C'est la première fois que j'en entends parler...

— J'ai commencé à y penser en mai. Je ne voulais pas vous aviser par lettre, j'attendais les vacances.

— Pour quel motif tu veux aller plus loin dans tes études ?

Jeanne-Mance espère ni bafouiller ni rougir. La question l'embarrasse. Elle doit se défilier, trouver une raison crédible. Ne jamais avouer que c'est par amour pour une étudiante qui lui fait tourner la tête. Voilà un premier coup d'épingle à son intégrité. Elle voit l'ampleur des mensonges qu'elle aura à fricoter pour ne pas dévoiler son secret. Tous ces coups d'épingle la rendront folle.

— On sait tous que plus on a d'instruction, mieux on peut réussir dans la vie... Je pourrais peut-être devenir inspectrice d'école, argumente la normalienne.

— Les inspectrices d'école, ça existe pas, c'est des hommes qui occupent ces fonctions.

— Justement, c'est pour casser le moule. Je voulais me démarquer. Vous et papa avez toujours encouragé vos filles à étudier.

— C'est plutôt ton père qui promouvait haut et fort des études en pédagogie. Y croyait que ce genre d'étude pouvait être utile à une directrice de fromagerie. Belle éducation, connaissance en psychologie du client, comptabilité, planification... J'te mentionnerai pas tous les avantages de l'instruction, tu les connais mieux que moi...

— Mais moi, c'est enseigner, ma vocation.

— On en reparlera plus tard. Pour l'instant, ton père est pris avec une grosse maladie. Tu es l'aînée, je peux juste compter sur toi pour m'aider à prendre soin de tes sœurs pis du commerce le temps de son rétablissement. Le Bon Dieu nous a aimés, y a permis que t'arrives avant la visite du médecin. Y a les résultats d'examens à nous communiquer pis les soins qui devront l'aider à se rétablir.

— Pourquoi me dire ces informations en privé? Vous auriez pu me les donner dans la chambre...

— Ton père sait pas que sa maladie est aussi grave que le médecin le pense. J'pouvais pas te dire ça dans' chambre, au cas où il se réveillerait. Le D<sup>r</sup> Fréchette attendait les résultats pour l'aviser lui-même. Y a les mots rassurants pour le dire. Avant, y veut me rencontrer en privé ici, dans cette pièce, dans quelques minutes. J'vais l'attendre. Pendant ce temps-là, retourne retrouver tes sœurs dans la chambre. Si ton père se réveille, tu pourras lui parler, mais force-le pas à te répondre. Pour l'instant, y a pratiquement perdu l'usage de la parole. Pleure pas devant lui, ça lui ferait de la peine parce qu'y pourra pas te consoler. Voilà, c'est aussi ça que j'voulais te dire pour que tu sois pas trop surprise.

De retour dans la chambre, Jeanne-Mance se dirige directement vers le lit de son père. Elle examine ses paupières fermées sur ses yeux qu'elle a toujours comparés au verre de la plus brillante et colorée de ses billes, lorsqu'elle avait l'âge de les miser contre celles de ses amies. Ses cheveux bruns manquant des soins du barbier se sont magasiné des mèches argentées. Un souffle irrégulier sort

de sa bouche ouverte. Ses lèvres épaisses sont gercées. Ses bonnes joues rougeaudes se sont creusées. Elle aurait envie de crier : « Ce n'est pas mon papa ! Je ne reconnais pas mon papa de trente-huit ans en cet homme qui en paraît soixante ! » Il semble si fatigué ! Depuis son enfance qu'il est actif dans le milieu du travail. À seulement dix ans, il livrait les produits de la fromagerie ancestrale aux clients. À quinze ans, il barattait à la pelle le lait mêlé de présure dans un grand bassin.

Jeanne-Mance continue à se taire, refoule ses larmes en recommandant à son cœur de ne pas battre aussi vite. Encore et encore des coups d'épingle. Elle glisse légèrement sa main sur le drap, caressant l'épaule de son père à travers l'étoffe. En mettant fin à son geste affectueux, elle pivote vers ses sœurs qui sont comme des fantômes depuis son arrivée, toujours assises silencieusement sur une chaise de bois longeant la couche empesée.

L'aînée se penche vers la cadette, Colette, âgée de onze ans. Après l'avoir embrassée sur la joue, elle reprend sa posture droite, remarquant au passage le chagrin dans ses grands yeux aussi lumineux qu'un arc-en-ciel. Dans la situation, elles ne savent pas quoi se dire.

Aux dernières vacances d'été, lorsque Jeanne-Mance est arrivée de Chicoutimi, sa petite sœur lui a sauté dans les bras en répétant : « Que je me suis ennuyée de toi ! » Un an s'est écoulé depuis. Son visage reflète les changements qui commencent à se produire dans son corps : ses longs cheveux bruns ont perdu leurs nattes, ses taches de rousseur sont de moins en moins visibles, ses joues rondes se sont amincies. Jeanne-Mance se souvient qu'à son âge, elle préférerait indubitablement se tenir avec les filles qu'avec les garçons.

*Mon Dieu, faites qu'elle ne soit pas différente. Je ne lui souhaite pas la souffrance d'une blessure d'amour au cœur.*

— Tu as grandi, trouve-t-elle à prononcer après quelques secondes de silence. Je suis contente de te voir.

— Moi aussi, réagit Colette en éclatant en sanglots.

Maria et Adèle explosent à leur tour. Toutes les trois se lèvent en même temps et se jettent dans les bras de leur grande sœur, qui n'ont pas assez d'ouverture pour les entourer aussi affectueusement qu'elle le voudrait. Elle doit garder son calme, ne pas pleurer. Elle est l'aînée.

Les yeux de ses sœurs sont tout juste asséchés que la porte de la chambre s'ouvre. Rita invite ses filles à la suivre dans la petite salle qu'elle vient de quitter. En entrant dans la pièce, elles voient un homme d'une carrure imposante avec un visage sympathique encadré d'une chevelure noire et parée de mèches grises. La blancheur de son sarrau met en évidence le stéthoscope pendu à son cou. Sur la table derrière laquelle il est assis dort un dossier, une simple jaquette de carton qui leur apparaît plus dangereuse que les ours qui les surveillent dans le champ de bleuets. Les mots écrits sur le papier contiennent-ils l'espoir de la vie ou le chagrin de la mort? Les chairs de Jeanne-Mance tremblent de peur. Son horloge interne est dérégulée. *Sois forte, sois forte. Ne panique pas avant de savoir*, s'ordonne-t-elle.

L'homme, venu d'une planète où les élus utilisent un langage dentelé de codes connus par eux seuls, leur demande de s'asseoir. Il attend que Rita prenne la chaise la plus près de la table pendant que les quatre filles utilisent celles de bois en ligne le long du mur. Leur attention est portée sur les lèvres du professionnel.

— Je me suis entendu avec votre mère pour vous faire un portrait de la situation afin que vous sachiez ce qui vous attend. J'aurais pu garder le secret, comme bien des médecins le font, mais j'aime mieux dire la vérité pour que les patients et leurs proches sachent ce qui les attend.

Sa voix était posée, comme s'il ne décrivait que les piètres repas servis par les cuisinières de l'École normale.

— M. Thibeault a fait une apoplexie sévère. Il aurait pu en mourir. Mais par la grâce de Dieu, il n’y a pas de signe d’un décès prochain. Soyez rassurées sur ce point.

Un soupir de soulagement retentit dans la pièce, comme une cloche d’église annonçant une mise au monde.

— Cependant, poursuit le professionnel, il ne peut pas s’en tirer sans séquelles importantes. Nous avons constaté qu’il avait pratiquement perdu l’usage de la parole. On espère qu’il pourra le retrouver à la longue, mais son éloquence ne sera plus jamais la même. Son côté gauche est entièrement paralysé. Parfois, il se produit des miracles. Par contre, les dommages que nous montrent les rayons X ne donnent pas l’espoir d’un rétablissement complet. Selon mon avis et celui de mes confrères, monsieur aura besoin du support d’un fauteuil roulant. On espérait un déplacement avec l’aide d’une canne dans un avenir prochain, mais il ne faut pas trop y compter. Un point positif très important, c’est qu’on a constaté que monsieur a conservé ses capacités mentales et intellectuelles.

Un autre soupir retentit comme la même cloche annonçant l’espoir d’un mariage heureux.

— De retour à la maison, il pourra gérer son commerce, à la condition que son manque de capacité physique soit compensé par l’aide de vous cinq. J’ai conscience que ce sera une tâche peu commune pour vous toutes, autant pour vous, jeunes filles, que pour M<sup>me</sup> Rita, qui devra penser à une réorganisation de la vie familiale et commerciale. En attendant, vous allez retourner chez vous, et monsieur va demeurer avec nous pour quelques semaines. Peut-être un mois. Notre intention est de lui enseigner des trucs qui lui permettront d’aller au bout de ses limites, ou encore de les dépasser, afin de vous enlever de la surcharge. Par exemple, apprendre à se raser d’une seule main, manger, écrire, ce qui lui permettrait de procéder à la comptabilité, etc. Ai-je été assez clair ? Avez-vous des questions ?

L’aînée lève une main timide.

— Oui, Jeanne-Mance, je crois que c'est ton nom? Ta mère m'a parlé de toi comme d'une élève performante. Tu es étudiante à l'École normale du Bon-Pasteur de Chicoutimi?

— Oui, j'en suis à la fin de ma seconde année au brevet C. Mais en raison de la maladie sérieuse de mon père, je n'ai pas terminé mes examens pour venir auprès de lui.

— C'est dommage... Je te souhaite d'avoir la possibilité de te reprendre. Pour l'instant, ta maman m'a dit qu'elle compte sur toi. Tu es l'aînée... Que voulais-tu me demander?

Jeanne-Mance ne sait pas ce qui la retient de sortir de ses gonds. Elle réalise soudainement qu'être l'aînée d'une famille enlève toute possibilité de se tailler une carrière professionnelle, si un pépin se glisse dans l'engrenage familial! Un coup de chaleur court de ses talons jusqu'à son front. Elle aurait le goût de dire au médecin sa façon de penser. Elle ne se souvient même plus de la raison pour laquelle elle a levé la main.

D'un ton sec qui la libérera peut-être, elle lui répond par une question :

— Et vous, êtes-vous l'aîné de votre famille?

— Non, je suis le cadet. Rodrigue, l'aîné, est celui qui a pris la relève de la ferme quand mon père est tombé malade.

Sa réponse ne dégonfle pas son ballon. Elle vient d'avoir encore la preuve que, la plupart du temps, c'est sur le dos des aînés que retombent les tâches de la continuité. Comme elle n'a pas le choix, pour sa famille, elle jouera de son mieux un rôle qu'elle déteste, et mourra vieille fille, privée du grand amour de sa vie. Mais sa petite sœur Colette obtiendra un diplôme... Parole de Jeanne-Mance!